

La vie d'Alice

Voici le récit de la vie d'Alice, ma grand-mère. J'ai jugé bon de raconter également la vie de son père, qui avait un métier peu ordinaire, et quelques aperçus de la vie à la cour du Tsar.

Je me suis appuyé sur plusieurs sources. Mes souvenirs du peu qu'Alice m'a raconté, des documents comme « Nicolas II intime » par Maurice Laudet, ceux envoyés par Nicolas de la Bretèche, spécialiste des cuisiniers du Tsar, « L'agonie de la Russie blanche » par Gaston Leroux, le dictionnaire universel de cuisine et les souvenirs que mon père, René, a porté par écrit à la demande répétée de ses enfants. J'ai aussi fait appel à Copilot, l'IA de mon ordinateur. Et sans doute à d'autres à qui j'ai dû emprunter quelques détails et que je prie de m'excuser.

Le premier chapitre est le moins documenté. S'il peut donc s'écarter de la vérité, cela ne nuit pas à la suite qui est toujours le plus proche possible de ce qui s'est réellement passé. Ce début contient ce que suggèrent les souvenirs familiaux, mais sans aucune assurance de l'exactitude de ces faits. Les faits deviendront avérés, et même accompagnés d'écrits et de photos, quand Lucien Poncet sera au palais impérial.

Le départ en Russie

Deux frères Poncet tiennent un restaurant, sans doute à Paris, mais peut-être à Bourg-en-Bresse, leur pays d'origine. Ce restaurant marche bien, mais les frères visent plus haut. À cette époque (fin du 19^e siècle) il y a un véritable engouement pour la Russie, qui s'ouvre à la modernisation et qui a donc de gros besoins. De plus, la France est très bien considérée par les élites russes qui voient en elle le pays des lumières. À la cour du Tsar on parle français couramment, cette langue étant d'ailleurs la langue diplomatique jouant le rôle aujourd'hui tenu par l'anglais.

Les Grands-Ducs russes ainsi que le Tsar viennent fréquemment en France où ils mangent dans les meilleurs restaurants. C'est peut-être comme ça que les frères Poncet ont eu envie de tenir un restaurant à Moscou.

L'idée était bonne et les deux frères l'ont concrétisée. Les documents concernant Lucien Poncet commencent là, mais il n'y a rien sur son frère qui n'a pas eu la carrière singulière de Lucien. Ce frère existe-t-il ? Oui, sans doute, puisqu'Alice,

filles de Lucien, verra en Russie un cousin nommé comme son oncle Lucien Poncet et sa fille.

Ils se sont intéressés au restaurant « L'hermitage » place Troubnaïa à Moscou, haut lieu de la cuisine française en Russie, fréquenté par tous les gens suffisamment fortunés de Moscou. Les documents précisent qu'ils dirigent ce restaurant, mais ils ne disent pas s'ils en étaient propriétaires ou chefs cuisinier.

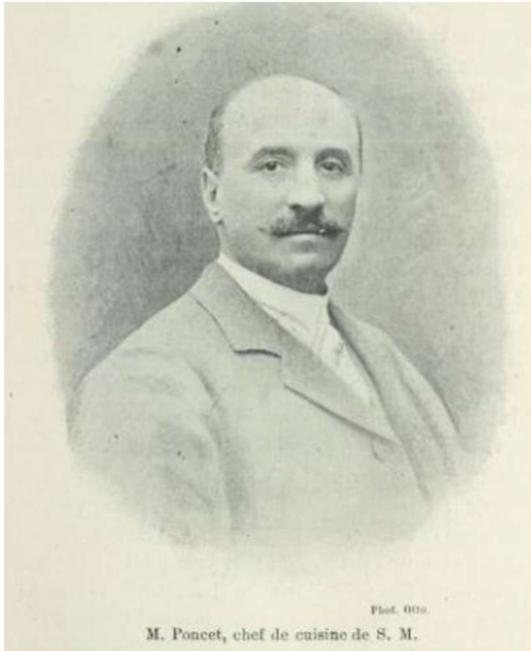
Tous les personnages importants de Russie se devaient de fréquenter les restaurants français. Parmi eux, évidemment, il y en avait qui fréquentaient le palais de l'empereur et c'est probablement l'un d'eux qui leur a dit que Krantz, le kammel fourrier, (1) cherche à embaucher un chef cuisinier pour remplacer celui qui était parti. Il devra travailler avec Cubât, le chef cuisinier actuel, car le Tsar tient à ce qu'il y ait deux chefs, qui travaillent quinze jours chacun, pour qu'il y en ait toujours un en activité. Cubât est un peu âgé ; il a servi trois Tsars : Alexandre II, Alexandre III, et maintenant Nicolas II.

Lucien a bien été pris comme maître d'hôtel puis chef de cuisine en 1899, et il le restera jusqu'en 1910. Le chef cuisinier est réellement proche de la famille impériale. On en verra la preuve lors de l'assassinat de toute la famille du Tsar et des 4 fidèles qui l'avaient accompagné, dont le chef cuisinier. Le Tsar était très exigeant (sa table était réputée la meilleure d'Europe) et les banquets étaient parfois pour 300 convives. Aussi le personnel de la cuisine dépassait 100 personnes (2)

(1) Le kammel fourrier est une sorte d'intendant général ayant le grade de colonel. Il porte l'habit et l'épée, de même que les chefs de cuisine. Bien que cuisinier réputé, puisqu'il s'agit d'un chef promu à ce poste, il ne participe généralement pas aux travaux de la cuisine. Il est le directeur du personnel de la maison impériale. Il a sous ses ordres plus de 130 personnes. Krantz était français. C'était un chef très réputé et on lui doit bon nombre de recettes. Après lui, il n'y a plus eu de kammel fourrier, probablement à cause de la révolution communiste.

(2) Composition de la cuisine du Tsar
2 chefs de cuisine, L. Poncet et M. Cubât ;
4 chefs de « parties »
38 cuisiniers ;
20 apprentis ;
32 garçons de cuisine ;
1 chef pâtissier français ;
2 chefs boulangers ;
2 chefs confiseurs ;
20 aides au service de ces derniers.

Lucien Poncet



En 1877, à 27 ans, il épouse à Saint-Pétersbourg une Française, Louise Élisabeth Fouque, née 22 ans plus tôt dans cette même ville. Trois enfants vont naître : Lucie-Alice, appelée plus souvent Alice, ma grand-mère, Henri qui est sans doute décédé très rapidement, et enfin Camille-Lucie.



En haut, de gauche à droite : Camille et Alice. En bas, à droite, Louise, la femme de Lucien Poncet

La vie de cette famille se déroule entre Moscou et Saint-Pétersbourg, suivant le rythme de la cour et les déplacements de Nicolas II, Tsar de toutes les Russies (1).



Nicolas II

La vie de Lucien est moins calme que celle de Louise et des enfants. Il doit suivre les souhaits et les décisions du Tsar qui reçoit beaucoup à sa table, surtout des artistes et des intellectuels avec qui il s'entretient en français.

(1) Le mot Tsar, anciennement Czar, comme le mot allemand kaiser, dérive du nom Caesar, l'archétype de l'empereur tout puissant. Nicolas II était un homme paisible bien qu'empêtré dans une guerre contre le Japon et qui, au nom de la justice et de la liberté, prônait la paix et le désarmement des grandes puissances. Il avait fait alliance avec la France et l'Angleterre.

Quand il se déplace, l'empereur emmène avec lui une partie de la cour et, bien sûr, son chef de cuisine et un lot de marmitons. Même dans le train, la cuisine doit rester de haut niveau (1)

Les repas pouvaient durer des heures, le Tsar et la Tsarine discutant longuement avec leurs invités,. Cubât raconte que, la première fois qu'il a vu le Tsar Alexandre II, ça se passait au café de Paris, en France. À sa table il y avait aussi Guillaume 1er empereur d'Allemagne et Bismarck, plus 5 grands ducs de Russie. Le repas avait duré 8 heures, on avait servi 16 plats et 8 vins



Les hommes de la cuisine autour de Poncet et Cubât. Les femmes sont cachées derrière les vitres.

A l'approche de Noël le Tsar allait traditionnellement au milieu de la Neva, où on avait pratiqué un trou dans la glace, et plongeait dans l'eau glacée. Heureusement il n'exigeait pas qu'on en fasse autant, mais tous les proches devaient assister à ce bain et Lucien Poncet en faisait partie (2). D'où sort cette coutume ? Peut-être qu'il s'agissait de s'assurer que le Tsar était assez fort pour gouverner.

- (1) Un exemple de repas dans le train : potage, bouchées, sandre à la russe cuit au vin blanc arrosé d'un jus d'huitres cuites avec des écrevisses, des foies de lotte et des champignons, puis du bœuf braisé et de la dinde à la broche, une salade, une crème glacée et le dessert.
- (2) Je n'arrive pas à retrouver une photo du Tsar, nu, entouré d'une dizaine de personnes vêtues, dont Lucien Poncet, devant le trou dans la glace.

Gaston Leroux, qui va écrire les aventures de Rouletabille, était l'envoyé permanent en Russie d'un journal parisien. Journaliste aguerri, il connaissait tous les trucs pour dénicher une information inédite. Une de ses sources de renseignements était la cuisine du palais du Tsar où il récoltait les ragots de la cour, parmi lesquels se trouvaient parfois des perles à exploiter.

Dans *L'agonie de la Russie blanche* Leroux raconte que Lucien Poncet lui aurait révélé que le Tsar allait partir sur son yacht l'Étoile Polaire visiter les côtes de la Russie. Il lui aurait dit que le faste prévu pour les repas lui donnait à penser que le Tsar allait rencontrer quelqu'un de très haut niveau, roi ou empereur. Mais il lui demande de n'en parler à personne car il règne un grand secret sur ce déplacement. Gaston Leroux, « Rouletabille », a son idée sur la personnalité que va rencontrer le Tsar. Pour lui, ça ne peut être que Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne. Nicolas II a toujours eu besoin de l'avis du Kaiser pour les décisions importantes. Leroux envoie cette nouvelle à son journal qui hésite à la publier car personne ne semble être au courant. Dans ce cas, il pense qu'il serait bon d'en informer l'ambassadeur de France. Il lui précise même la date de ce rendez-vous des deux empereurs : les 23 et 24 juillet 1905. Mais l'ambassadeur ne le croit pas. Il décide alors de faire publier cette nouvelle par le journal qui l'emploie. Le directeur de la publication a du mal à le croire et il envoie plusieurs télégrammes pour demander confirmation. Leroux persistant la nouvelle est enfin publiée.

C'est aussitôt la grande affaire dans le petit monde des journalistes accrédités à la cour. Aucun ne croit à cette information et tous se moquent gentiment de Leroux. Ils vont même jusqu'à lui offrir le champagne pour le consoler d'avoir fait publier une pareille sottise.

Mais la rencontre a bien lieu. L'Étoile Polaire avec à son bord le Tsar, le grand-duc Michel et quelques ministres rejoint le Hohenzollern, le yacht du Kaiser Guillaume II devant Börkö, en Suède (mais qui appartenait à la Russie). Le repas somptueux et les discussions entre tous ces personnages se déroulent, en français qui est la langue diplomatique, jusqu'à ce que le Tsar et le Kaiser se retirent pour signer un traité, qui ne sera jamais promulgué. (Nicolas II l'ayant signé sous la condition que la France soit d'accord, ce qui n'a pas été le cas).

Gaston Leroux jubile. Il offre à son tour le champagne à ses collègues dépités, puis se rend aux cuisines du palais pour cueillir les dernières nouvelles de la cour. Il tombe sur Cubât, le deuxième chef cuisinier, catastrophé. Le Tsar l'accuse d'avoir éventé ce rendez-vous secret et il a beau jurer qu'il n'y est pour rien, il reçoit une réprimande sévère.



Cubât chef cuisinier du Tsar en même temps que Poncet.

Lucien Poncet semble bien avoir oublié de lui avouer que c'est lui qui a trahi le Tsar. Mais est-ce une simple trahison ? Il existe une version très plausible de cette anecdote qui rend à Poncet un rôle plus reluisant :

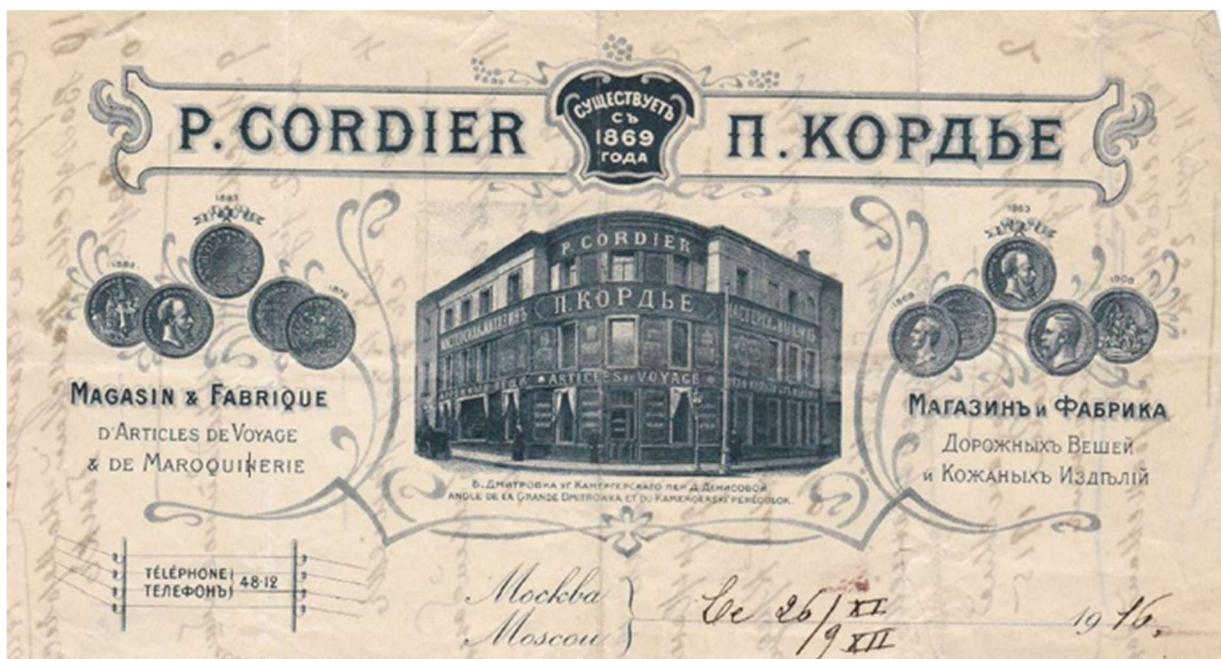
Poncet, qui fait partie de l'entourage proche du Tsar, aurait été informé ou aurait deviné qu'il s'agissait de Guillaume II. Dans le contexte géopolitique, jugeant que la France devait être mise au courant, il aurait demandé à ce journaliste français, Gaston Leroux, d'avertir les autorités françaises, lui-même ne pouvant pas le faire sans paraître trahir le Tsar. En effet, cette réunion avait été initiée par Guillaume II pour briser l'alliance de la Russie avec la France et rapprocher la Russie des partenaires de la triple alliance : Allemagne, empire Austro-Hongrois et Italie. Ce traité a rapidement avorté, la France et les ministres russes l'ayant désapprouvé. Cette version, où Poncet fait passer l'intérêt de sa patrie avant sa fidélité au Tsar, paraît très probable car on imagine mal un journaliste renoncer à un scoop en prévenant l'ambassadeur avant de le publier. Dans son livre, Gaston Leroux préfère dire que c'est grâce à son flair de journaliste que la rencontre a été éventée, ce qui est plus glorieux.

Alice



Alice

Alice, fille aînée de Lucien Poncet a en grande partie grandi à la cour. En 1903 elle a 21 ans quand elle épouse Claude-Léon Cordier, qu'elle appellera Léon, un riche commerçant français de Moscou. Sa vie va maintenant se dérouler dans cette ville, dans ce grand magasin qu'elle appellera « le bazar », où on vend plus que les articles de voyage annoncés sur la façade, en fait on vend et on fabrique un peu de tout. Une grande partie des cuirs de Russie (célèbres à cette époque) vendues en Europe passent par ce magasin.



En 1907 naît un premier enfant, Georges. Puis, le 8 janvier 1909 (ou le 26 décembre 1908 dans le calendrier russe) naît le deuxième fils, René, mon père. Le troisième fils, Pierre, est né en juillet 1910.



Léon, Alice, Georges, Pierre (habillé en fille, ce qui se faisait pour les petits enfants) et René

Il ne s'agit plus de vivre au rythme chaotique de la cour, mais plutôt à celui, plus calme et régulier, d'un grand magasin fondé par Pierre Cordier, le père de son mari, près de la place rouge (1). Ce magasin marche bien et la famille Cordier fait rapidement fortune, qu'elle confie à la succursale moscovite du Crédit- Lyonnais.

- (1) Le nom de la place rouge n'a rien de politique. Au début elle était blanche, c'est Staline en 1921 qui a demandé de la repeindre rouge. Son nom en russe signifiait à la fois rouge et beau. C'était donc « la belle place », nom justifié par les beaux immeubles qui l'entouraient. Puis ce nom a été remplacé par un mot russe signifiant uniquement rouge. Alice disait que ce nom avait été gardé en référence au sang des victimes des massacres sur cette place ordonnés par Pierre 1^{er} de Russie.

Léon, Alice et les trois enfants s'installent dans un grand appartement sur la montagne des moineaux, un quartier de Moscou où se trouve actuellement l'université.

Derrière l'immeuble, un grand parc jardin où les 3 frères et d'autres camarades français, très rarement des Russes, jouent sous les yeux des parents. Devant l'immeuble, en contrebas, la Moskova qui coule en été, mais qui est complètement gelée en hiver. Les enfants ont l'habitude de skier et de jouer sur la rivière gelée et sur le pré en pente qui la borde. Le climat de Moscou est très sain, froid, mais sec et d'autant plus supportable que tout, des vêtements à l'organisation des maisons, est fait pour se prémunir du froid qui peut être intense.

Alice disait que la première fois où elle a eu froid, c'était sur la Côte d'Azur où ils étaient allés en vacances de Noël. À Moscou et à Kountsëvo (où se trouvait la datcha des Cordier), le temps ne devient très mauvais qu'à la chute et à la fonte de la neige, une semaine chaque fois.

Les contacts entre les membres de la colonie française et les Russes sont rares, et les discussions sont en général en français. Leurs relations sont plutôt avec des français (la colonie française de Moscou est la plus importante des colonies d'étrangers). Ce constat vaut aussi pour les enfants qui ne vont pas à l'école. Alice engage deux bonnes, parfois trois, pour s'occuper du ménage ce qui est pratiquement la seule occasion pour que René et ses frères parlent russe (1). Néanmoins ils apprennent cette langue, qui leur est enseignée, ainsi que l'allemand et le français, par une gouvernante lituanienne.

Il y a une église française, Saint Louis des Français, un peu loin de l'appartement mais où la famille se rend tous les dimanches. Les trois enfants d'Alice et Léon, lorsqu'ils ont un peu grandi, y deviennent enfants de chœur. À côté de cette église, il y a un lycée français, mais ils n'y vont pas parce que c'est trop loin pour y aller tous les jours et surtout parce qu'Alice tient à garder ses enfants près d'elle. Des professeurs viennent faire l'école à la maison.

L'été, toute la famille va dans sa datcha, à Kountsëvo, non loin de Moscou, dans un grand bois bordé par une rivière. Léon et Alice fréquentent les français qui habitent dans une datcha voisine ; ils ont trois enfants avec qui Georges, René et Pierre peuvent jouer. De plus, Camille Lucie, la sœur d'Alice, et ses trois fils viennent, chaque été de Saint-Pétersbourg, partager une partie de la datcha qui est très grande. Il y a donc beaucoup d'enfants, tous bien portant, et bien vivants qui sombrent la nuit dans un sommeil profond après avoir énormément joué dans la journée. Ils profitent bien de la datcha, puisque le temps est en général correct.

(1) Il arrivait très rarement à René de parler russe. Il en a eu l'occasion 60 ans après son départ de Russie. Un jour où je l'accompagnais à la gare, en passant près d'un contrôleur qui parlait à un voyageur il s'est arrêté soudain et a dit : « Il est russe ». Il est revenu près du contrôleur et ils ont échangé quelques mots en russe. Il ne s'était pas trompé.

Mais la Première guerre mondiale commence en 1914. Léon est appelé par la France et il quitte la Russie le 5 août 1914 mais pour être envoyé en Grèce. Alice reste à Moscou avec sa mère, sans aucune nouvelle de son mari, et elles doivent alors s'occuper du magasin. C'est une charge très lourde pour elles, plus habituées à jouer du piano qu'à gérer des affaires, mais elles y arrivent.

René, mon père, le second fils de Léon et Alice, a une deuxième crise d'appendicite que la révolution de 1917 empêche d'opérer. Sa première crise était arrivée lorsqu'il était encore trop jeune pour pouvoir être opéré.

La situation politique devient très difficile. Les beaux jours sont terminés, on entre dans ce que Gaston Leroux a appelé l'agonie de la Russie blanche.

Les révolutionnaires se sont rassemblés dans quelques organisations qui parfois s'opposent entre elles. En février 1917, une série de manifestations démarre à Saint-Pétersbourg, appelée alors Petrograd, suivie par des désordres de plus en plus importants entraînent, en mars, l'abdication du Tsar. Le gouvernement socialiste modéré mis en place est balayé en octobre par un soulèvement armé mené à Petrograd par les bolchéviques avec Lénine et Trotski à leur tête. En novembre est institué le régime communiste s'appuyant sur les soviets.

Lucien Poncet et Cubât ne sont plus chefs de la cuisine du Tsar depuis 1910. À leur place a été nommé un nouveau chef, Ivan Kharitonov au destin tragique : parti avec le Nicolas II et sa famille à Ekaterinbourg, ainsi que le médecin du Tsar, la femme de chambre, et le valet de pieds, il fut avec eux exécuté en 1918 sur ordre de Lénine. L'église orthodoxe l'a canonisé en 1981.

Dans cette période trouble, il y a dans l'appartement d'Alice une suite de visites de français aux rôles assez obscurs. À commencer par un cousin germain d'Alice, nommé lui aussi Lucien Poncet, polytechnicien et colonel de l'armée française, rejoint par sa fille. Ensuite, passent dans cet appartement plusieurs militaires français en civil, dont le colonel Arquier, que René retrouvera plus tard à Toulouse. Arquier et le cousin Lucien Poncet sont la liaison de la France avec l'armée Wrangel qui s'oppose à la révolution bolchévique, pro-allemande, qui va signer le traité de Brest Litovsk. Lucien et Arquier sont les chevilles ouvrières de cette résistance à la révolution.

Ces visites de français proches des Russes blancs ne passent pas inaperçues et le gouvernement socialiste modéré en place prend des mesures. Alice est arrêtée et emprisonnée. Les trois enfants et la gestion du magasin sont laissés à la mère d'Alice, complètement dépassée par cette charge. Mais finalement on n'a pas grand-chose à reprocher à Alice et elle est libérée au bout d'une semaine.

La vie devient très difficile. Plus aucun commerce ne fonctionne, tout le monde garde précieusement le peu qu'il a en attendant des jours meilleurs. On ne trouve plus aucune nourriture, plus aucun vêtement, rien. La faim s'installe. Alice, malgré tout l'argent dont elle dispose, ne peut se procurer de la nourriture que par

troc et elle doit faire des prodiges d'imagination pour arriver à nourrir sa famille. Un été, à la datcha, elle achète une chèvre pour que ses enfants aient au moins du lait à boire. Pour les vêtements, elle se débrouille avec les tissus à vendre au magasin pour coudre des habits au fur et à mesure que les enfants grandissent. Elle parvient même à leur fabriquer des chaussures avec les cuirs du magasin.

L'argent ne sert plus à rien, plus personne n'a confiance dans la valeur de la monnaie nationale. Toutes les transactions se font par troc et grâce aux réserves du magasin Alice peut faire vivre les 5 personnes de sa famille.

Elle en arrive à pratiquer une forme spéciale de troc avec un chef bolchévique qu'elle appelle Barbapoux. Elle lui cède tout le stock de lits de camp du magasin contre la libération de 5 Russes blancs.

La vie devient impossible, on ne peut plus sortir dans les rues sans risquer de recevoir une balle tirée par l'un ou l'autre camp. Un jour une rafale de mitrailleuse fait voler en éclats une fenêtre de l'appartement et les balles vont s'écraser sur le mur au fond de la pièce. Un autre jour, un obus vient s'encastrer dans la façade, heureusement sans exploser. Alice comprend que ça ne peut plus continuer ainsi. Elle décide de rentrer en France dès qu'une opportunité se présentera.

Mais que faire du magasin et de tous les biens de la famille ? Elle confie aux coffres du Crédit Lyonnais et de l'ambassade de France tout ce qui peut y tenir, sans savoir que le gouvernement communiste qui va s'installer s'accaparer la totalité de ces biens.

Pour le magasin et ce qu'il contient, elle sait qu'il n'y a rien à faire, les bolchéviques, comme elle continue à les appeler, vont tout récupérer. Alors, autant tout laisser comme ça, abandonner le magasin et l'atelier.

Pour être prête à partir, elle remplit deux petites malles, l'une avec des papiers importants, notamment ceux prouvant la nationalité française de Léon, de sa femme et des trois enfants. L'autre malle contient des objets auxquels elle tient, dont les cadeaux faits par le Tsar dans sa jeunesse. Dans l'atelier du magasin, elle fait modifier une valise pour mettre un double fond secret, où elle cache de l'argent en devises étrangères et des bijoux. Et elle attend que l'occasion de partir se présente.

Pour l'instant, il n'y a aucun moyen de se déplacer, même d'aller simplement d'une ville de Russie à une autre. Alors, il est hors de question de quitter le pays. La colonie française est la plus importante des colonies en Russie. Malgré cela, le gouvernement français ne fait rien pour aider ses ressortissants à vivre ou à rentrer en France. Aucune aide, d'ailleurs l'ambassade de France finit par disparaître. Alice doit se débrouiller seule pour tenter de ramener sa famille en France, mais elle ne voit pas comment elle pourra le faire.

Le retour

C'est le Danemark qui a permis à Alice de partir. Alors que la France n'avait rien fait, les danois ont pu organiser un transfert en train pour leurs ressortissants, mais tous ceux qui voulaient fuir cette révolution pouvaient se joindre au convoi. Elle doit partir, avec ses trois enfants et sa mère dont la tête commence à donner des signes de faiblesse.

Un soir, c'est le départ. Alice habille en vitesse ses enfants, active un peu sa mère qui a du mal à quitter l'appartement. Elle prend la valise et ils partent.



Alice et ses trois enfants au moment du départ.

Il fallait n'emporter qu'une valise avec quelques roubles (qui ne servent à rien, plus personne n'accepte d'être payé en roubles) et pas de bijou. Heureusement, le double fond de la valise d'Alice réussira à passer inaperçu lors des multiples contrôles, ce qui lui permettra de garder de quoi payer le reste du trajet vers la France. Ainsi a commencé le voyage de retour dans son pays, dont elle n'avait plus aucune nouvelle depuis deux ans. Quant à son mari, Léon, elle avait appris il y a quatre ans qu'il avait été envoyé combattre en Grèce et en Orient, mais elle n'avait depuis reçu aucune nouvelle.

Dans ce contexte révolutionnaire très violent Alice se doutait bien que ce retour serait une épreuve difficile à surmonter. Mais elle n'avait pas pensé à un ennemi plus impitoyable que les bolchéviques : la grippe espagnole qui n'épargnait pas ce peuple sous-alimenté, ne pouvant recourir à aucun soin médical.

La première partie du voyage était le trajet Moscou-Petrograd qui prend normalement une nuit de train. Les enfants sont tout excités par ce grand voyage. Jusqu'ici ils n'ont pris le train que jusqu'à Kountsëvo, à seulement quelques verstes de Moscou (quelques kilomètres, c'est maintenant un quartier de Moscou où habitent les VIP dans de belles datchas dont, peut-être, celle d'Alice) et passer une nuit dans le train leur paraît une aventure extraordinaire. Leur joie disparaît

vite. Le train s'arrête très souvent et reste parfois plusieurs heures, voire plusieurs jours, immobile. Les fouilles et les brimades contre ces étrangers qui fuient sont incessantes. Lors des arrêts dans les gares, les enfants, qui seuls ont le droit de descendre du train, pouvaient aller chercher de l'eau bouillante pour le tchaï (le thé) dont les Russes ne peuvent se passer et qui est accessible dans toutes les gares. Parfois, en catimini, ils peuvent acheter un peu de nourriture pour compléter les très maigres repas du convoi.

Les enfants sont épuisés et la grand-mère délire de plus en plus. Un jour René, qui s'était endormi contre l'épaule de son voisin, constate en se réveillant que cette personne est morte, sans doute de la grippe espagnole.

Il faut dire que les décès sont très courants dans ce train où la promiscuité favorise la transmission d'un virus qui ne trouve pas beaucoup de résistance dans ces personnes affamées. Les visions cauchemardesques sont fréquentes dans cet espace clos et les enfants s'habituent à voir tous ces morts. Il est étonnant que ce voyage vers l'enfer n'ait pas laissé plus de dégât chez ces enfants.

Le voyage de Moscou à Petrograd aura duré 5 jours et 6 nuits. Sans pouvoir s'isoler des voyageurs manifestement atteints par la grippe, sans espace pour s'étendre et presque sans nourriture. Puis le train redémarre pour aller vers la Finlande. En arrivant, enfin, dans ce pays, il ne reste que la moitié des personnes ayant embarqué à Moscou.

Les Finlandais accueillent ces voyageurs du mieux qu'ils peuvent et enfin ils peuvent manger à leur faim, ce qui ne leur était pas arrivé depuis bien longtemps. Le train reste une nuit à Helsingfors (maintenant Helsinki) puis les voyageurs repartent, à pied, pour aller en Suède par la frontière sur la Tosnia. Ce passage de frontière est une épreuve terrible où d'autres rapatriés vont laisser leur vie.

Nous sommes en novembre 1918 et il fait très froid. Il faut enjamber l'estuaire de la Tosnia sur un pont de 3 kilomètres de long en planches mal jointes de 2 mètres de large, entouré de marais. Les planches sont verglacées, irrégulières et il faut constamment essayer de rester en équilibre sans lâcher les valises et les paquets. Une chute dans le marais entourant ce chemin est forcément mortelle, personne n'osant y mettre un pied pour vous sauver. Certains n'ont pas la force d'arriver au bout de cet enfer, ils s'écroulent sur les planches et roulent dans le marais.

Enfin arrivés en Suède, ils repartent en train pour Stockholm où ils restent deux jours. Les enfants, qui n'ont pas pu voir Saint-Pétersbourg, découvrent une ville avec de l'eau et des canaux ce qui les étonne beaucoup. L'accueil n'est pas des plus sympathiques, mais on peut manger à sa faim.

Un train les emmène à Christiania (maintenant Oslo) où les Français sont bien mieux accueillis. Mais l'état sanitaire du convoi est si dégradé que les autorités décident de le mettre en quarantaine dans l'hôtel Oliland, au fond d'un fjord près de Bergen.

Les rescapés du convoi commencent à émerger de l'horreur de ce voyage depuis Moscou et, petit à petit, reprennent des forces. Mais la grippe est toujours là qui emporte quelques voyageurs de plus.

C'est alors qu'Alice, à son tour, attrape la grippe espagnole. Son état se détériore rapidement, mais elle est robuste et malgré la dureté des épreuves subies, elle tient le coup. Elle se met à délirer pendant quelques jours et c'est sa mère, dont la tête n'est pas des plus solides, qui doit gérer toute la famille. Les enfants profitent de ce relâchement de la surveillance maternelle pour faire quelques bêtises.

Ils sortent et font le tour de l'hôtel. Ils voient une barque, la détachent et commencent un nouveau jeu : ramer. Ils sont heureux et, après ce voyage traumatisant, redeviennent temporairement de vrais enfants.

Alice finit par émerger de sa grippe et reprend le contrôle des enfants que sa mère avait un peu laissé de côté.

Le 12 novembre 1918, ils ont droit à un repas de fête. Les Norvégiens viennent d'apprendre que l'armistice avait été signé et ils tiennent à montrer aux français qu'ils partagent leur joie.

Ils restent deux semaines dans cet hôtel avant de partir pour Bergen, le grand port norvégien. Alice est tout à fait remise de sa grippe et les enfants ont retrouvé un peu de force. Ils embarquent alors sur un bateau à destination d'Aberdeen, en Écosse. La traversée pose encore quelques problèmes, car la marine allemande ne respecte pas l'armistice. Le bateau doit faire un détour et il est même escorté par un vaisseau militaire anglais, ce qui plait beaucoup aux enfants.

D'Aberdeen un train emmène Alice, sa mère, Georges, René et Pierre à Londres, où ils restent deux jours, entièrement occupés à se vêtir d'une manière correcte. Puis ils vont à Southampton, embarquent pour le Havre et finissent par arriver à Paris. Le voyage, depuis Moscou, aura duré 5 semaines.

A Paris, Alice retrouve sa sœur. Elle et son mari ont réussi à fuir la Russie. Elle retrouve aussi le reste des familles Poncet et Cordier qui n'avait pas émigré et avec qui elle est toujours restée en contact, notamment en vacances en France quand elle était plus jeune. Mais pas de trace de Léon, son mari, parti à la guerre en Grèce quatre ans plus tôt, et dont elle n'a jamais eu la moindre nouvelle.

Elle s'installe avec ses enfants et parvient à contacter un de ces militaires en civil qui venaient parfois en catimini à Moscou, sans doute pour espionner.

Elle lui dit qu'avant son départ de Moscou elle avait préparé deux petites malles, l'une contenant tous les papiers importants, l'autre pleine de souvenirs, et lui dit que s'il retourne en Russie, elle aimerait qu'il lui ramène ces malles, au moins celle contenant les papiers.

Quelques temps plus tard, une malle arrive. Mais c'est celle contenant les souvenirs, l'autre a disparu à jamais. Alice récupère ainsi tous les souvenirs importants, mais elle reste sans aucun papier pour dire qui elle est (1). Peu de temps après, Alice est en train de faire manger ses enfants quand elle entend des pas dans l'escalier. Elle se fige, elle a reconnu le pas. Elle s'écrie : « Les enfants, voici votre père ». La porte s'ouvre et Léon apparaît.

La famille est enfin réunie. Mais commence alors une vie difficile, avec pour ressource financière le peu que gagne Léon en réparant les chaises ou les robinets. Alice, qui d'abord avait été élevée à la cour, puis avait épousé un très riche commerçant de Moscou, doit maintenant vivre en comptant chaque centime, mais elle est heureuse, ils sont tous ensemble. Mais ses épreuves ne sont pas finies pour Alice, Léon meurt assez rapidement, puis deux de ses fils, Georges et Pierre, meurent tragiquement dans leur jeunesse.

René, le seul survivant des enfants de Léon et d'Alice, entreprend des études d'architecture puis se marie avec une des très rares femmes architectes de l'époque. Après la guerre, René s'installe à Toulouse, où il fait venir Alice, dans un appartement qui jouxte son cabinet d'architecte. Elle y passe quelques années, heureuse parce qu'elle est près de son fils et que rien ne semble devoir troubler ce repos qu'elle attend depuis le départ de Léon en 1914.

Son appartement est tout près de l'église du Taur, où elle se rend tous les jours. Sa foi a été une aide importante qui lui a permis de surmonter tous les obstacles. Elle héberge dans son appartement mon amie Monique, qui deviendra ma femme. Celle-ci lui tient compagnie et, infirmière, elle veille sur sa santé. Monique lui raconte sa journée à l'hôpital et, le soir, elles écoutent ensemble, à la radio, « Le chien des Baskerville » ou d'autres histoires horribles qui leur font une peur délicieuse.

Sa sœur Camille, qui venait la voir souvent à Paris, fait une fois le voyage vers Toulouse, puis elle lui écrit régulièrement. Alice déménage alors pour venir habiter en face de la villa de son fils René. Il va la voir quasiment tous les jours. Tous les vendredis à midi, elle fait manger les deux fils aînés de René, Jean-Pierre et moi ; on lui réclamait toujours des aladies, ces beignets russes qui ressemblent à des pancakes, et d'autres plats, parfois russes (coulibiac, koulitch, etc.).

Un jour, Alice apprend que sa sœur est décédée, une intoxiquée par l'oxyde de carbone de son chauffage mal réglé. On lui dit qu'elle avait été trouvée assise à sa table où elle était justement en train d'écrire une lettre à sa sœur. Les derniers mots qu'elle avait écrits étaient : « Je vais m'arrêter un instant d'écrire, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un mal à la tête de plus en plus fort »

(1) René et ses enfants resteront sans papier d'identité jusqu'en 1967. Le 7 juin de cette année le tribunal d'instance de Toulouse a statué qu'Alain Cordier était bien français. Il en était sûrement de même pour René, Jean-Pierre et Claude.

Lors d'un séjour de quelques semaines en EHPAD Alice s'indigne de voir qu'aucun curé ne vient les voir le dimanche et que personne ne trouve ça anormal. « Ils sont trop vieux pour bouger, je vais aller voir le curé ! » et, bien que la plus âgée de tous, elle part à pied vers le village voisin, à quelques kilomètres de là, pour le prier de se déplacer le dimanche.

La santé d'Alice se détériore et un jour on doit l'hospitaliser dans la clinique où travaille Monique et où exerce le meilleur ami de son fils René, le docteur Jean-Louis Champagnac, tient une place importante. Mais on s'est bien gardé de lui dire que Jean Louis est communiste, comme d'ailleurs nombre d'amis de René et de Maïou. et que la clinique où elle séjourne appartient au parti communiste, qu'elle déteste profondément. Un jour elle dit à René et à Maïou : « Je suis choyé par tout le monde. Je suis au paradis. » Maïou ajouta, assez bas pour qu'elle n'entende pas : « Rouge », en souvenir du « paradis rouge » promis par Lénine et qui avait commencé par des séquences annonçant plutôt de l'enfer.

Les derniers mots qu'elle a prononcés étaient en russe, mais personne ne sut traduire.

